

Six mois après, l'uniforme était fané, on plaidait en séparation : sonnez clairs !

* * *

Pourquoi vous ai-je raconté cette bluette en deuil ? je n'en sais trop rien. Le patron de Touchatout m'avait dit en causant : vous devriez parler de la cavalcade et de son roi, et ces simples paroles ont évoqué en moi le souvenir de ce petit roman. Certainement, que j'en parlerai de la cavalcade ! Ce roi élu, Capétien se soumettant aux coutumes des Mérovingiens, m'attire et me fascine. Je voudrais que celui qu'on portera sur le pavois soit le représentant de notre population montréalaise, de la population féminine j'entends. Les hommes en ont assez d'élections : échevins, députés au fédéral, au provincial, que sais-je ; qu'ils nous laissent la nôtre. Ils paient pour envoyer leurs créatures au pouvoir, qu'ils paient pour assurer le pouvoir au représentant des *créatures*. A l'œuvre ! Que le roi du 24 juin soit celui des femmes de Montréal ! travaillons, cabalons, intriguons, mais votons aussi souvent que nous pourrons, comme des hommes. Oh ! si je n'étais pas de l'autre côté de la trentaine, comme j'en aurais de ces votes pour mon candidat, et sans bourse déliée ! La femme est forte dans sa faiblesse ; que ne peut-elle avec un sourire, surtout si elle a de belles dents, et la femme qui sourit a toujours de belles dents, avec un regard glissant furtivement entre deux rangées de cils longs et soyeux, avec une poignée de mains bien nuancée et bien parlante..... mais en voilà plus qu'il n'en faut pour assurer un succès étourdissant à celui des candidats qui méritera l'appui et le vote des femmes de Montréal. Je le répète, que le roi du 24 juin soit notre roi, pas de division, soyons unies ; réfléchissons, jugeons et votons. Ayons pour nous représenter un vrai gentilhomme, et prouvons une fois de plus au sexe fort que ce que femme veut, Dieu le veut ! Pour moi, je promets à mon candidat la voix de Touchatout..... je suis sûre qu'il me la donnera dans sa prochaine causerie. Quant à mon candidat c'est..... pardon, mais le scrutin est secret.

* * *

Je ne saurais, puisque j'ai parlé de mon collègue, de celui qui a eu l'amabilité de me donner le conseil de rester cachée, quitter la plume sans le féliciter de sa dernière causerie. Mais, il parle plus en amateur qu'en connaisseur, lui, pauvre célibataire, ignorant les douceurs du mariage. Que sait-il sur la question ? rien ou presque rien. Quelques aperçus, quelques vues furtives, prises en passant par-dessus l'épaule d'un ami ou par quelque porte de ménage entre-bâillée. Il raille les jeunes gens de 16 ans qui font une fin en épousant une jeune fille de trente-trois ans. Pourquoi pas ? il y a bien des hommes qui finissent à soixante ans par épouser des jeunes filles commençant à peine leur seize ans. C'est pas la même chose me direz-vous : Je suis de votre avis. L'homme vieux, usé quelquefois, roué toujours, qui épouse une enfant, est un égoïste, oubliant que la jeunesse veut être respectée et qu'elle a ses droits qu'on ne méconnaît pas impunément. L'homme fatigué, blasé, qui prend femme, prend une garde-malade. Tant mieux pour lui, si elle a la vocation de l'emploi ; dans le cas contraire il recommencera une vie pleine d'horizons nouveaux et de sensations inconnues. Que son martyre serve d'exemple aux autres !

Mais la femme mûre, qui épouse un homme encore jeune, est toute différente. Celui qui est venu raviver les rayons déjà éteints de son soleil d'automne a droit à toute son affection.

Pour lui elle sera plus qu'une femme, elle sera une mère, et presque une esclave. Cet homme a une existence d'une douceur inconnue à tout autre : aimé, choyé, prévenu dans ses moindres désirs, il se laisse vivre, la vie lui est facile, tout ce qu'on lui demande c'est un peu, rien qu'un peu d'affection. Puis quel abîme entre le vieux libertin qui fait une fin et la femme qui entre tard dans le mariage ! Lui, émoustillé par le fruit nouveau, il pense à ses amours d'autan et ne rêve qu'à des fredaines irréalisables et au moyen de recouvrer une liberté dont il ne pourrait faire usage. Elle, n'a pas de passé, ou si elle en a un, quelque cousin ou quelque mari, elle le chasse de son esprit pour ne penser qu'au présent. Elle enlace, elle enserme sans le quitter d'une minute ce présent souvent inespéré, et si elle le perd c'est par excès d'amour et non d'indifférence. Touchatout, je vous veux du bien, malgré vos méchancetés, vous avez trente-et-un ans, je pense ; le tabac—est-ce bien le tabac—et les lettres vous ont fatigué. Croyez-moi, prenez femme dans la cinquantaine ; si vous le voulez, j'ai une fiancée toute prête ; donnez-moi votre vote pour mon roi et elle est à vous !

MAUD.

PETITE CAUSERIE

Je n'ai jamais péché par excès de politesse. C'est une de mes moindres qualités. Cependant quand j'assiste à un concert, j'aime à écouter *jusqu'à la fin* les personnes assez charmantes pour faire jouir, pendant quelques heures, un public ennuyé des mille et une tracasseries d'une journée plus ou moins gaie. Malheureusement, ce ne semble pas être l'opinion de tout le monde. On l'a généreusement prouvé l'autre soir au concert pourtant si aimable, donné au bénéfice de madame Defoy.

A cette partie de l'opérette où les choses arrangées pour le mieux, puisque tout doit finir par le mariage, firent penser au *God save the Queen*, un jeune homme qui, à son arrivée, m'avait coudoyé pendant une demi-heure afin de placer plus galamment les dames qu'il accompagnait, recommença son exercice gymnastique. Ce fut comme un signal. Aussitôt toutes les têtes de se lever, tous les corps de se mouvoir, chacun de quitter son siège : un vrai brouhaha général.

Vous pensez que moi je restai assise ? J'eus été ridicule. Je fis comme les autres. Et nos trop bons amateurs durent terminer au milieu d'un tapage difficile à décrire.

N'est-il pas regrettable qu'une société, telle que réunissait ce soir-là un programme des plus attrayants, enrichi encore, pût mettre le comble à un abus si souvent signalé.

Quoi ! on allait applaudir des parents, des amis, et voilà qu'on se lasse au moment où l'habileté jointe à la grâce fait dérouler à nos yeux le plus heureux des dénouements ! C'est réellement étonnant.

Qu'on s'ennuie au théâtre, je le comprends sans en dire rien de plus, mais à une soirée si intime, si agréable ? Il y a là pour moi une énigme. J'en cherche encore le mot.

Allons, bon public, redevenons un peu plus sages. Sachons même attendre la dernière note du *God save the Queen* pour faire autant de bruit que possible en quittant la salle du concert.

* * *

A propos, la Providence ne m'a jamais gâtée, mais le hasard me favorisa en me faisant rencontrer un gentil galant lorsque je me rendais à ce concert. (Naturellement nos sièges ne

furent pas éloignés l'un de l'autre.) Ah ! c'est une vraie tête aux bonnes idées que celui-là. Savez-vous ce qu'il me dit ? C'est que nous devions avoir plus souvent de ces réunions, puisqu'à Montréal nous avons tant de jeunes talents agréables à entendre et qui gagnent toujours quelque chose à être connus.

Certes, ce ne sont pas les œuvres de charité qui manquent pour les motiver. Tous les jours on frappe à nos portes, tous les jours on en appelle à notre générosité. C'est bazar ici, raffle là, *pauvres honteux*, etc., etc., que sais-je encore ?

Eh bien, qu'on se donne la main, qu'on organise ! La musique, le drame et la déclamation même, devant faire les frais de ces soirées. Je ne doute pas que notre société montréalaise s'y rendrait encore tout entière : chacun serait heureux en versant son obole, de connaître et d'applaudir la jeunesse artistique.

Mais, je reviens à mon aimable voisin, bon causeur dans les entr'actes. Il me demanda si j'aimerais de ces réunions une ou deux fois le mois. *J'en voudrais une chaque semaine*, lui répondis-je, d'un accent..... je coupe court, le qualificatif me manque pour l'exprimer.

Hélas ! je gaspille mon éloquence, il ne m'a pas compris !

Le hasard l'avait mis sur mon chemin, j'étais joyeuse ; il paraissait l'être : je comptais déjà davantage.

Un surcroît de charme serait-il à dédaigner ? Par exemple !

HERMANCE.

L'AMOUR PHILOSOPHE

Chaque après-midi d'avril. Pas une brise ; l'air est singulièrement transparent, le ciel bleu ; mais la poussière joue sur les routes, les gens se fuient : la terre semble fatiguée de cet éternel amant auquel elle ne peut échapper.

Que faire ?..... On doit renoncer à la promenade, et la causerie même est un effort.

Réunis dans une petite chambre, vrai nid de bohème, trois amis (c'est ainsi qu'il est convenu de désigner les camarades qu'un ennui commun rassemble) ont résolu le problème en dissertant sur leurs premières amours.

C'est au tour de Théophile.

Nonchalamment établis dans ces positions libres que les hommes affectent entre eux, tandis que François recherche quelques détails peu connus de notre histoire, que Pierre suit distraitement des yeux la fumée d'une cigarette, du milieu d'un épais nuage, encens offert au dieu du souvenir, Théophile commence lentement la nouvelle philosophie suivante, que le vent seul entendit et emporta vers ces régions inconnues où il charrie les débris, les fanes et les herbes flétries :

"Le sort de l'homme est livré au vent, et c'est le caprice qui le mène.

"On a raisonné son cœur, on s'est fait une philosophie de la vie, on a tracé un chemin droit tout bordé de roses, où l'humeur égoïste s'épanouit à l'aise : et voilà qu'un rien, une touffe de cheveux, un ruban, détruit ces heureux projets ; roses, chemin, humeur s'évanouissent, et l'homme lui-même ne se reconnaît plus.

"Je marchais au hasard dans ce grand bazar du monde, la jovialité me servant de monnaie, et l'espérance de savoir : flânant le long des boutiques, attiré par le brillant et le bruit, tantôt je chantais une idylle aux nymphes des fontaines, ou je devisais en fumant orientalement avec quelque philosophe de rencontre.

"Je touchais à la surface des choses, heureux